

DISSERTATION

N° 6.



SUR

LES AFFECTIONS DE L'ÂME,

CONSIDÉRÉES

DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'HYGIÈNE
ET LA THÉRAPEUTIQUE;

*Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 7 janvier 1828, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine;*

PAR JULES AUSSANT, de Rennes,

Département d'Ille-et-Vilaine.

*Animi motus diversi, non minùs graviore morbos
atiquandò solvunt ac eisdem patrant.*

BOHNUS, de Offic. med.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.

MESSIEURS

Anatomie.....	CRUVEILHIER.
Physiologie.....	DUMÉRIL.
Chimie médicale.....	ORFILA.
Physique médicale.....	PELLETAN fils, <i>Suppléant.</i>
Histoire naturelle médicale.....	CLARION.
Pharmacologie.....	GUILBERT.
Hygiène.....	BERTIN.
Pathologie chirurgicale.....	{ MARJOLIN.
	{ ROUX.
Pathologie médicale.....	{ FIZEAU, <i>Examineur.</i>
	{ FOUQUIER, <i>Examineur.</i>
Opérations et appareils.....	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale.....	ALIBERT.
Médecine légale.....	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.....	DESORMEAUX.
Clinique médicale.....	{ CAYOL.
	{ CHOMEL.
	{ LANDRÉ-BEAUVAIS.
	{ RÉCAMIER, <i>Président.</i>
Clinique chirurgicale.....	{ BOUGON.
	{ BOYER.
	{ DUPUYTREN, <i>Examineur.</i>
Clinique d'accouchemens.....	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT,
LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

ANDRAL.
ARVERS.
BAUDELOCQUE.
BOUVIER, *Examineur.*
BRESCHET, *Examineur.*
CLOQUET (Hippolyte).
CLOQUET (Jules).
DANCE.
DEVERGIE.
DUBOIS.
GAULTIER DE CLABRY.
GÉRARDIN.

MESSIEURS

GERDY
GIBERT, *Suppléant.*
KERGADEG.
LISFRANC.
MAISONABE.
PARENT DU CHATELET.
PAVET DE COURTEILLE.
RATHEAU.
RICHARD.
ROCHOUX.
RULLIER.
VELPEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris.

A MA BONNE MÈRE.

A MONSIEUR BERTIN,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris ; Médecin en chef de
l'hôtel-Dieu de Rennes.

J. AUSSANT.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

DISSERTATION

SUR

LES AFFECTIONS DE L'ÂME,

CONSIDÉRÉES

DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'HYGIÈNE
ET LA THÉRAPEUTIQUE.

Les affections de l'âme, ou passions, sont des sentimens intérieurs plus ou moins violens, plus ou moins durables, qui revêtent des caractères différens suivant la cause qui les a fait naître, mais qui se rapportent tous, en dernière analyse, au plaisir ou à la douleur. Entouré d'objets avec lesquels il a des rapports habituels, l'homme est à chaque instant impressionné par eux; doué de la faculté de transmettre ses pensées et de recevoir celles d'autrui, il entretient avec ses semblables des relations qui mettent incessamment en jeu ses fonctions mentales; il trouve enfin au-dedans de lui-même une source intarissable de passions. Placé au sommet de l'échelle des êtres, il est appelé à la connaissance de rapports inconnus aux êtres moins parfaits, et la supériorité de sa nature le rend susceptible d'une foule d'affections dont ceux-ci sont exempts.

Vivre, c'est sentir. Nous avons donc besoin d'émotions sans cesse renaissantes, et la sphère de notre existence s'agrandit en proportion du nombre et de la vivacité des sentimens qui nous affectent. Si l'on peut supposer un homme sans passions, il faut nécessairement le concevoir aussi sans besoin, sans désirs, inaccessible à toutes les impressions, et vivant dans une indifférence absolue. Les passions modérées tendent à la conservation et à la perfection de l'homme; elles vivifient tout dans le monde moral, de même que le mouvement anime tout dans le monde physique; mais du moment qu'elles sont violentes, exagérées, elles troublent l'ordre dans l'économie, il y a souffrance.

Laissant au métaphysicien et au physiologiste à disserter sur l'origine, le siège et la nature des passions, le médecin hygiéniste se borne à les étudier dans leur influence sur l'organisme. Cette influence, dont le système nerveux est l'instrument, mais dont on ne peut expliquer la nature intime, est rendue manifeste par des phénomènes sans nombre, et les signes extérieurs qui nous traduisent les passions ne sont eux-mêmes que les signes extérieurs des effets intérieurs qu'elles déterminent. Ainsi donc, toute cause capable de modifier l'état moral de l'homme modifie aussi son état physique, et le résultat en doit être favorable ou défavorable à la santé.

Considérées comme causes de maladie, les affections de l'âme ont souvent fixé l'attention du médecin; mais peut-être n'a-t-on pas cherché avec assez de soin à déterminer quels sont les secours qu'elles peuvent fournir à l'hygiène et à la thérapeutique, pour la conservation ou le rétablissement de la santé. Je me propose, dans cette dissertation, de les étudier plus spécialement sous ce rapport. « On peut exiger beaucoup, dit *La Bruyère*, de celui qui devient auteur pour acquérir de la gloire ou par un motif d'intérêt; mais celui qui n'écrit que pour satisfaire un devoir dont il ne peut se dispenser, une obligation qui lui est imposée, a sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs. »

Les causes morales agissent toujours primitivement sur le cer-

veau ; c'est là que se passe le premier ébranlement ; mais par suite de la correspondance , en quelque sorte électrique , du principe de la sensibilité dans toutes les parties , l'ensemble de l'organisme se trouve affecté plus ou moins profondément. Chaque fois que l'on est fortement ému , on éprouve une vive impression dans la région pylorique de l'estomac , on y ressent pour ainsi dire le contre-coup des passions. Certaines parties du corps semblent cependant être plus spécialement le point de départ de certaines affections : toutes celles qui dérivent des facultés intellectuelles , comme l'ambition , l'amour-propre , l'orgueil , se rapportent au centre céphalique ; les affections tendres , les désirs affectueux , semblent au contraire partir du centre thoracique , tandis que les passions haineuses , la jalousie , la colère , etc. , paraissent avoir leur siège dans le centre épigastrique.

C'est en précipitant , ralentissant ou troublant l'action des organes , que les passions agissent sur l'économie , et toutes les fonctions peuvent être modifiées par elles. La digestion , sous l'influence de certains états moraux , est activée ; dans d'autres cas , au contraire , elle est ralentie , quelquefois interrompue complètement. L'action de l'estomac peut même éprouver une perturbation assez forte pour déterminer des vomissemens spasmodiques , tandis que , d'un autre côté , on a vu des envies de vomir dissipées par l'action cérébrale.

Les modifications que les affections de l'âme impriment à la circulation sont , sans contredit , les plus évidentes , et en même temps les plus importantes dans leurs résultats ; et si certaines affections mettent plus particulièrement en jeu certains organes , c'est sans doute en y dirigeant une plus grande quantité de sang , de même que nous voyons , à l'extérieur , la peau de la face , et surtout celles des joues , s'injecter chaque fois que l'on éprouve un sentiment de pudeur. Mais les passions agissent-elles seulement sur les organes qui contiennent le sang ? n'agissent-elles pas aussi sur ce fluide lui-même qui , dans les affections gaies , paraît éprouver une expansion et dilater l'artère , tandis qu'il est comme contracté dans la crainte ?

Les changemens imprimés à la respiration sont instantanés et très-

sensibles ; ils se lient à ceux de la circulation. Les organes sécréteurs éprouvent aussi des influences marquées : les fluides qu'ils séparent du sang augmentent ou même diminuent de quantité , comme on le remarque quelquefois pour la sécrétion des larmes. Ces fluides peuvent aussi acquérir des qualités nouvelles : on sait que la fureur rend la salive dangereuse chez plusieurs animaux. MM. *Deyeux* et *Vauquelin* ont observé qu'à la suite des affections vives de l'âme , la glande mammaire n'élabore plus qu'un liquide séreux , fade et jaunâtre , au lieu d'un lait blanc et sucré. *Albinus* rapporte qu'un enfant mourut pour avoir tété sa mère peu de temps après qu'elle s'était mise en colère ; il lui survint des hémorrhagies par toutes les muqueuses. *Mahon* assure que les secousses morales peuvent altérer le lait de manière à ce que l'enfant soit aussitôt frappé de choléra-morbus. Il est donc bien essentiel de choisir pour nourrices des femmes exemptes de grandes passions.

Les modifications imprimées à l'absorption et à l'exhalation et, par suite , à la nutrition , ne deviennent sensibles qu'à la longue , mais n'en sont pas moins réelles ; tout le monde sait , par exemple , que le chagrin fait maigrir.

Il est remarquable que le système sensitif , exalté dans ses fonctions , détermine un plus grand développement de chaleur ; aussi voit-on des personnes , dans des momens d'enthousiasme , ou pendant des accès de folie , s'exposer , sans en être incommodées , à un froid qui leur serait funeste dans toute autre circonstance.

Les passions qui ont une action directe sur le cerveau , centre de toute sensibilité , ont aussi une influence très-prochaine sur les organes des sens. Chacun sait qu'elles impriment aux regards une expression caractéristique , et cette expression des yeux ne tient pas seulement aux mouvemens de leurs parties accessoires ; elle peut en être indépendante , et est due alors aux modifications qu'éprouve la circulation intérieure de ces organes.

Les mouvemens ne sont pas influencés d'une manière moins évidente , et l'on pourrait dire que chaque passion détermine des atti-

tudes et des gestes qui lui sont propres. Lorsque le moral se trouve excité par une cause grave, on voit des hommes débiles capables des plus généreux efforts ; mais si certains mouvemens de l'âme décuplent la contractilité musculaire, il en est d'autres qui semblent, au contraire, l'engourdir et la paralyser.

La voix est aussi modifiée par les passions qu'elle est destinée à exprimer ; chacune d'elles lui imprime un caractère différent. En général, dans les passions tristes, elle est grave et sombre, tandis qu'elle devient éclatante dans la joie et les plaisirs bruyans.

Les différens états de l'âme portent enfin leur influence sur la manière dont le cerveau perçoit les sensations extérieures et intérieures, et sur la manière dont la douleur est ressentie. Pendant une vive excitation mentale, l'aiguillon interne de nos désirs, de nos appétits et de nos besoins cesse d'agir ; les sens se ferment aux excitans extérieurs, et sont comme privés d'action. On dirait que, pour mieux s'appartenir, pour s'abandonner plus entièrement à ses inspirations, l'homme qu'une grande idée domine se dérobe à toutes les impressions physiques. Archimède n'apercevait pas le soldat de Marcellus prêt à l'immoler, et un ancien philosophe demandait à ses esclaves s'il avait pris son repas. Les sentimens intérieurs, tels que la faim, la soif, ne sont pas perçus ; le plus souvent le besoin de l'excrétion urinaire ne se fait pas sentir, et l'on a vu, pendant une application forte et long-temps prolongée, les urines s'accumuler dans la vessie en assez grande quantité pour déterminer l'inflammation de cet organe ; c'est, dit-on, par cette cause que mourut Ticho-Brahé.

Combien de fois n'a-t-on pas vu aussi des douleurs, même graves, n'être pas perçues pendant une forte contention d'esprit, pendant une conversation animée, et être vivement senties sitôt que l'action cérébrale cessait. Combien de soldats ne se sont aperçus d'une blessure, quelquefois dangereuse, reçue dans la chaleur du combat, que quand le moment d'enthousiasme était passé. Bien souvent une mère oublie tout à fait ses douleurs propres auprès de son fils souffrant, et

ne pense plus à un mal qui, sans cette circonstance, eût absorbé toute son attention, et en eût peut-être été aggravé. Dans le cours mémorable de nos tourmentes politiques, on avait à peine le temps de songer à ses maladies, et, par cela même, plusieurs se guérissaient. On sait que certains convulsionnaires ont paru hors de l'atteinte de la douleur, et la même chose se remarque dans l'extase, qui est l'exaltation vive de certaines idées, absorbant tellement l'attention, que les sensations extérieures sont suspendues, les mouvemens volontaires arrêtés, l'action vitale même souvent ralentie.

Nous venons de voir que les affections de l'âme peuvent modifier toutes les fonctions de l'organisme, et il est facile de pressentir, d'après cela, combien est importante à étudier l'influence qu'elles exercent dans l'état de santé, et surtout dans l'état de maladie : mais leur action n'est pas la même dans les divers climats ; elle est différente aussi chez les différens individus ; elle varie avec l'âge, le sexe, le tempérament ; elle est enfin modifiée par les diverses altérations fonctionnelles.

Dans les climats chauds, où la sensibilité est développée à l'excès, l'imagination est exaltée comme elle, les conceptions sont gigantesques et les passions extrêmes ; dans les régions voisines des pôles, au contraire, l'homme, indigent de lumière et de chaleur, est également arrêté dans son développement physique et dans son développement moral. On peut citer, à l'appui de ces observations, ce que dit *Montesquieu* des changemens imprimés, par la différence des climats, à l'amour, cette passion qui peut se composer de toutes les autres : « Dans le Nord, dit cet auteur, à peine le physique de l'amour a-t-il la force de se rendre bien sensible ; dans les climats tempérés, l'amour, accompagné de mille accessoires, se rend agréable par des choses qui semblent être lui-même, et ne sont pas encore lui ; dans les climats plus chauds, on aime l'amour pour lui-même ; il est la cause unique du bonheur, il est la vie. » De ce qui précède, on peut conclure que, dans le nord, les passions doivent avoir une influence à peu près nulle sur l'origine, la marche et la guérison des maladies ;

tandis que, dans les régions méridionales, cette influence est trop marquée pour ne pas mériter toute l'attention du médecin.

Dans l'enfance, les passions sont vives, fréquentes, sans stabilité, elles se réduisent à la joie et à la douleur; l'enfant passe, sans intermédiaire, de l'un de ces mouvemens à l'autre; il rit ou il pleure, et son âme, distraite par une foule de sensations toujours nouvelles, est peu susceptible de s'affecter profondément. Il faut cependant remarquer que, dans aucun âge, le sentiment de la jalousie n'est plus prononcé ni plus dangereux; on l'a vu souvent produire l'amaigrissement, une sorte d'atrophie essentielle et même la mort. M. *Corvisart* fut consulté pour un jeune enfant qui dépérissait à vue d'œil, et chez lequel aucun symptôme n'indiquait une lésion des viscères. Ce médecin célèbre examine le petit malade avec une nouvelle attention, il épie ses gestes, ses mouvemens, sa physionomie, et parvient enfin à découvrir qu'il portait des yeux inquiets sur un tableau représentant son frère. Il le soupçonne affecté de jalousie, et attribue les accidens à cette cause; on enlève le tableau, et la guérison ne tarde pas à s'en suivre. La colère est aussi très-dangereuse chez les enfans. Dans la jeunesse, les passions sont vives et animées, le système nerveux est monté à son plus haut degré d'énergie, l'imagination brille de tout son éclat, et le moral est disposé aux affections aimantes et généreuses; mais, plus tard, l'homme, dont la réflexion est mûrie, se livre difficilement aux passions expansives, et souvent alors d'autres affections, telles que la cupidité et l'ambition, lui font oublier le charme des premières.

Dans la vieillesse l'imagination n'existe plus, la sensibilité s'éteint par degrés, et les sens, ne répondant plus que faiblement aux divers excitans, font croire au vieillard que ce sont les objets avec lesquels il se trouve en rapport qui se sont détériorés. Quelquefois il reprend les idées, les petites passions et cette mobilité qui caractérisent l'enfance: on dirait, qu'après avoir parcouru le cercle de la vie, l'homme se rapproche de plus en plus du point d'où il était parti. Dans un âge avancé, l'action cérébrale est faible, difficile, et toute

excitation forte devient dangereuse ; on a remarqué, en effet, que presque toutes les morts subites produites par les passions appartiennent à la vieillesse.

La manière de sentir est à peu près la même chez l'homme et chez la femme jusqu'à l'âge de la puberté ; mais après cette époque il existe des différences sensibles. Chez l'homme , les impressions sont moins vives , moins multipliées , mais aussi plus constantes , plus profondes ; chez la femme , au contraire , l'imagination est plus mobile , les impressions moins durables , les sensations plus rapides. La femme , a-t-on dit , voit et entend , lorsque l'homme regarde et écoute encore. Ses pensées , se succédant rapidement , doivent nécessairement aussi être exprimées avec promptitude , de là une plus grande loquacité. Le système nerveux est si susceptible chez les femmes , que la moindre cause suffit pour produire les plus grands désordres dans leur économie , et comme suivant certaines circonstances elles sont plus ou moins impressionnables , on ne peut chez elles calculer d'avance toute la portée des émotions morales.

De même qu'on observe au physique une infinité de nuances qui différencient les hommes , on trouve de même au moral une infinité de modes divers ; de là les tempéramens.

Le tempérament sanguin dispose plus que tous les autres aux passions gaies qui , comme nous le verrons , favorisent beaucoup le jeu des organes. Chez les personnes de cette constitution , les affections de l'âme sont douces , généreuses , mais mobiles ; le cœur du bilieux , au contraire , s'ouvre rarement aux émotions agréables et tendres , mais , quand il les éprouve , elles sont vives et durables , et les effets en sont très-prononcés. Dans la constitution nerveuse , qui souvent est acquise , la sensibilité est montée à son plus haut point , les sensations sont vives et fortes , les déterminations promptes mais changeantes , et les émotions trop rapides pour produire ce mouvement égal et doux , si favorable à l'exercice des fonctions. On peut dire , au contraire , que l'indifférence forme le véritable caractère du pituiteux ; chez lui , l'imagination est froide et les passions très-faibles.

Les affections de l'âme ont une action relative à la susceptibilité de l'individu qui s'en trouve atteint ; et comme dans l'état de maladie le système sensitif ne répond plus à la manière accoutumée, c'est alors surtout que les phénomènes des passions se manifestent avec beaucoup d'intensité. Tandis que la liberté des fonctions et l'expansion des forces disposent aux sentimens agréables et donnent une gaiété que l'on peut appeler *de tempérament*, le trouble de ces même fonctions et certains états physiologiques, comme la grossesse, exercent sur le moral une action contraire. Chacun sait, par exemple, qu'il suffit pour attrister que les forces vitales soient concentrées au dedans par une digestion pénible. Dans certains cas, l'ordre habituel des sentimens et des idées est troublé d'une manière toute spéciale, quelque fois interverti complètement.

Nous ne parlerons pas ici des changemens qu'impriment aux passions les institutions politiques sociales, etc. ; nous chercherons seulement à établir, qu'en exerçant convenablement l'esprit, ou en l'exerçant trop, trop peu, ou enfin d'une manière vicieuse, qu'en fortifiant certaines passions, ou en en faisant naître de nouvelles, l'éducation morale et intellectuelle et les différens degrés de civilisation ont sur la santé une influence plus ou moins prochaine.

Toute éducation est, à proprement parler, l'art de perfectionner, au moyen de l'exercice certaines facultés. Les études sont à l'esprit ce que les travaux sont au corps ; quand elles sont modérées, elles contribuent à maintenir le juste équilibre d'action dans les divers foyers de sensibilité, et sont favorables à l'harmonie des fonctions ; mais pour peu qu'elles exigent de fatigues et d'efforts, elles détournent les forces vitales, troublent les mouvemens organiques et deviennent nuisibles. Le travail intellectuel doit donc avoir ses bornes, mais le degré varie à l'infini, suivant les individus, et la plupart apprennent à le connaître sans se faire une étude de le chercher. On ne doit pas oublier, d'ailleurs, que l'un des plus puissans modificateurs de l'organisme est l'habitude ; née le plus souvent de la volonté et du choix de l'homme, elle finit par maîtriser l'un et l'autre ; c'est elle qui

fait que , pour certaines personnes , se livrer à des recherches laborieuses et avoir des difficultés à vaincre paraît un besoin. « Si l'on me présentait , dit un auteur allemand , d'un côté la vérité , et de l'autre la recherche de la vérité , je prendrais cette dernière. »

L'homme doit jouir sagement et sans excès de toutes les facultés dont la nature l'a pourvu ; car , d'un côté , l'action immodérée d'un organe porte sa texture jusqu'à un degré d'excitation morbide , et d'un autre côté , la privation complète d'exercice l'atrophie et éteint sa fonction.

De tous temps on a observé que la susceptibilité nerveuse et la force musculaire sont presque constamment en raison inverse l'une de l'autre , et cette observation indique assez que , pour se débarrasser de ce que la sensibilité a d'excessif , il faut , dans bien des cas , recourir aux exercices variés de la gymnastique. On doit les conseiller , par exemple , dans les palpitations nerveuses si fréquentes chez les jeunes gens , surtout chez ceux qui se trouvent séparés de leur famille ; palpitations que l'on connaît à Édimbourg sous le nom spécial de *maladie du cœur des étudiants*. Considérée sous un rapport tout à fait médical , la profession d'homme de lettres n'est autre chose que l'exercice habituel du cerveau , coïncidant avec une inaction plus ou moins complète des autres organes ; aussi les personnes qui se livrent habituellement à des efforts de mémoire , d'abstraction où d'imagination , sont-elles douées pour la plupart d'une constitution où domine l'encéphale et ses dépendances , et chez elles cette constitution est presque toujours acquise. Une chose bien remarquable , c'est que l'état continuel d'exaltation dans lequel sont les artistes leur donne , presque à tous , une physionomie singulière et un caractère pour le moins original. L'apoplexie , l'inflammation du cerveau et de ses membranes , sont des maladies fréquentes chez les penseurs , les poètes , les musiciens-compositeurs , etc. Mais ils sont surtout sujets aux affections nerveuses , telles que l'hypochondrie , la mélancolie et la manie. Nous citerons pour exemple , *Pascal , Zimmerman , Rousseau ,*

Mozart et Gilbert. Aristote assure que tous les grands hommes de son temps étaient mélancoliques ou hypochondriaques.

« Les passions, dit un philosophe célèbre, tirent leur origine de nos besoins et leurs progrès de nos connaissances. » Dans ce degré de civilisation où l'homme est le plus loin possible de la nature, les sens sont excités de mille manières différentes, la faculté percevante s'accroît; et la sensibilité, portée au-delà de ses bornes naturelles, fait que l'on est fortement ému de choses qui auraient effleuré à peine dans d'autres circonstances. A mesure que nous augmentons la somme de nos jouissances et de nos plaisirs, par une malheureuse compensation, nous ajoutons aussi à celle des maux qui doivent nous atteindre. Au sein de la classe que la fortune met au-dessus du besoin, l'imagination, nullement combattue par le travail, détermine souvent ces états douteux entre la maladie et la santé, qui réclament toute l'attention du médecin hygiéniste; elle peut même, chez quelques individus très-nerveux, exercer une action réelle, par la seule direction de l'attention sur telle ou telle partie du corps, et en occasionnant une distribution inégale de sensibilité, comme on le remarque quelquefois dans l'hypochondrie et l'hystérie. N'est-ce pas au pouvoir de l'imagination que sont dus les symptômes qui constituent la grosseur apparente nerveuse? N'est-ce pas elle qui fait que, dans le moment qu'elles croient devoir être celui de l'accouchement, certaines femmes ressentent dans le ventre des douleurs, et se persuadent qu'elles éprouvent involontairement les efforts expulsifs? N'est-ce pas, enfin, aux effets singuliers de cette faculté de l'âme qu'il faut attribuer les maladies qui se développent par imitation?

Mais les effets de l'imagination ne sont pas toujours funestes; semblable à la lance d'Achille, dit M. le professeur *Richerand*, elle peut guérir les blessures qu'elle a faites, et des maladies graves qu'elle avait produites ont été guéries par sa seule réaction. Nous terminerons cet article en disant : qu'on ne doit pas prescrire aux personnes nerveuses de fuir indistinctement toute espèce de sensations; car l'absence complète d'une influence à laquelle on est habitué, exalte

la sensibilité au lieu de l'affaiblir; on doit obéir à sa constitution ou la changer par degrés.

Si l'on en croit *Baglivi*, les maladies sont plus souvent causées par les affections de l'âme que par les mouvemens du corps, et si l'on voulait énumérer avec quelque détail toutes les lésions que les causes morales peuvent produire, aggraver ou entretenir, ce serait présenter un tableau nosographique presque complet. Mais puisque les passions sont assez puissantes pour déterminer les troubles plus marqués, pour causer un bouleversement général de l'économie, pourquoi les modifications qu'elles impriment ne seraient-elles pas avantageuses dans un certain nombre de cas? pourquoi, entre des mains habiles, ces agens ne deviendraient-ils pas des moyens de guérison? Si le moral peut déterminer des maladies dans le corps, ne peut-il pas aussi servir de siège à l'application des moyens destinés à les combattre? Les secours que les facultés mentales et affectives offrent à la thérapeutique sont plus nombreux qu'on ne le pense généralement, parce qu'on les met peu en usage, ou plutôt parce qu'on les met en usage sans s'en apercevoir et comme par instinct.

Les remèdes moraux étaient souvent employés par les anciens; ils savaient évoquer à propos les passions de l'homme, diriger avec art ses penchans, et les faire tourner au profit de sa conservation. Les médicamens proprement dits étaient peu nombreux, et ils les mettaient rarement en usage; ils avaient, au contraire, une grande confiance dans les moyens hygiéniques. Combien diffère de cette sage pratique la routine meurtrière de ces empiriques, que l'on devrait seuls comparer à des aveugles armés de bâtons; eux qui ne savent que tracer froidement une formule, qui ont une ordonnance pour chaque maladie, et ne connaissent rien autre chose que des recettes.

« Ils ne peuvent concevoir, dit *M. Rostan*, que le succès du traitement ne dépend pas du nombre des moyens, mais de leur opportunité; qu'un conseil d'hygiène est souvent bien plus efficace qu'une drogue savamment préparée; qu'il y a plus de véritable médecine dans le billet de *BOUVART*, bon pour trente mille francs à prendre chez mon

notaire, que dans toutes formules du Codex; qu'il est souvent bien plus efficace de rassurer un malade sur son état, que de lui faire avaler des potions antispasmodiques; qu'il vaut mieux enfin le soustraire à la cause qui a dérangé sa santé que de le gorger de drogues. » L'auteur que je viens de citer, ajoute plus loin : « En blâmant l'excès, nous ne prétendons pas proscrire l'usage; il est sans doute des substances, et même en assez grand nombre, dont une saine expérience a démontré l'efficacité. Il serait aussi antiphilosophique, aussi absurde de rejeter ces ressources précieuses, que d'admettre comme des moyens héroïques toutes les formules vermoulues du moyen âge. »

Le médecin ne peut détruire directement la cause du mal que dans quelques cas trop rares; mais en se servant habilement de tous les agens qui sont à sa disposition, il modifie l'action des organes, et par là décompose l'ordre des mouvemens morbifiques. Ministre attentif de la nature, il doit l'interroger souvent, satisfaire prudemment ses desirs; interprètes ordinaires de ses besoins, soutenir les efforts critiques auxquels elle se livre, les diriger, quelquefois même décider leur apparition. Tel est le véritable ministère de l'art, et, pour le remplir, le praticien s'adressera souvent avec succès aux facultés intellectuelles de son malade; dans quelques cas même, c'est par leur moyen seul qu'il peut réussir. C'est dans la modération des mouvemens de l'âme qu'il faut chercher les véritables remèdes de tant de maladies, qui n'ont évidemment d'autres principes que le désordre de ces affections; et ce ne serait pas impunément que l'on s'obstinerait à traiter, par des agens physiques, des sujets chez lesquels le délabrement des organes serait le triste fruit des peines du cœur. *Hippocrate* eût-il recours aux médicamens pour guérir le jeune *Perdiccas*? Quels remèdes aussi pouvaient ramener le fils de *Séleucus* des portes du tombeau, il en était un seul; *Erasistrate* a pénétré le secret de son malade, et l'espoir d'être bientôt uni à celle qu'il aime rappelle *Antiochus* à la vie. « Malheur, dit *Cabanis*, au médecin qui n'a point appris à lire dans le cœur

de l'homme , aussi-bien qu'à reconnaître l'état fébrile , qui , soignant un corps malade , ne sait pas distinguer dans les traits , dans les regards , dans les paroles , les signes d'un esprit en désordre ou d'un cœur blessé. »

Le sentiment dans lequel consiste chacune des affections de l'âme , ayant plus ou moins d'analogie avec la peine ou avec le plaisir , il est naturel de distinguer les passions en *tristes* et en *gaies* ; par rapport aux modifications qu'elles impriment à l'économie , en celles qui ralentissent les mouvemens vitaux , et en celles qui augmentent l'activité organique. Quelques-unes cependant peuvent produire ces deux effets alternativement et d'une manière comme ataxique , telles sont : la crainte , la colère , le désespoir , l'amour violent , etc.

Dans les affections tristes ou oppressives , le chagrin , l'inquiétude , la jalousie , l'avarice , etc. , les fonctions vitales sont engourdies , les facultés déprimées ; le principe de la sensibilité , comme pour se soustraire aux souffrances qui le menacent au-dehors , se concentre dans ses foyers , et y entraîne les mouvemens et les humeurs. Le pouls est petit , serré ; la respiration ralentie et irrégulière ; l'appétit cesse de se faire sentir , la digestion est laborieuse , la circulation abdominale se fait d'une manière lente et difficile , les substances alimentaires n'éprouvent plus les altérations nécessaires pour la formation d'un bon chyle , et les propriétés assimilatrices des parties sont troublées ; il en résulte le défaut de nutrition et un état de faiblesse générale. La chaleur animale est diminuée , la transpiration supprimée , quelquefois , cependant , il y a des sueurs partielles. La figure se décolore , les traits se concentrent , les yeux deviennent caves et ternes , le regard est fixe , quelquefois égaré. On éprouve un malaise général ; il y a , pour me servir de l'expression la plus usitée , un serrement de cœur qui fait éprouver un état d'angoisse , d'oppression très-pénible , état qui dépend de l'engorgement des poumons par le sang qui les traverse avec peine ; le sommeil est interrompu par des rêves effrayans , quelquefois il est nul , et toujours s'établit difficilement ; les sensations sont faibles , et les facultés intellectuelles plus ou moins altérées. Le mal-

heureux qui est sous le poids d'une douleur profonde, sans cesse occupé de l'objet de sa peine, semble y faire chaque jour de nouvelles découvertes ; tout exercice lui est insupportable, tout travail intellectuel impossible ; les forces l'abandonnent, la fièvre lente se déclare, et souvent une mort prématurée vient terminer sa pénible existence. Arthémise ne tarda pas à suivre au tombeau son cher Mausole ; Horace succomba de chagrin neuf jours après la mort de Mécène ; Théodoric, roi des Goths, expira de regret d'avoir fait périr Symmaque et Boèce ; l'illustre médecin *Fernel* mourut de douleur d'avoir perdu sa femme ; *Vesale*, du chagrin d'avoir ouvert un homme dont le cœur palpitait encore ; un duc de Nevers expira de honte d'un reproche que lui fit Henri IV ; Racine et Louvois ne purent survivre à la disgrâce de Louis XIV. De pareils exemples se rencontrent souvent dans l'histoire ; on y trouve même plusieurs faits qui prouvent qu'une douleur violente peut causer la mort en quelques instans. Isocrate meurt subitement en apprenant la perte de la bataille de Chéronnée ; Dominique de Vic expire en voyant le lieu où Henri IV avoit été assassiné. Le prince Georges Louis de Holstein, en faisant mettre sa femme au cercueil ; Louis de Bourbon, à la vue des ossemens de son père, qu'il avoit fait exhumer. Dans la guerre de Ferdinand I^{er} contre les Maures, un jeune homme combat avec tant de valeur, qu'il s'attire l'admiration des deux partis ; il succombe enfin accablé par le nombre : on lève la visière de son casque, son père le reconnaît, et meurt à l'instant. En 1650, dans un combat contre les Français, un espagnol apprenant que son ami vient d'être renversé d'un coup de mousquet, vole à son secours, le trouve mort, et expire de douleur en le tenant embrassé.

Les affections de l'âme, dont nous venons d'examiner les effets, et qui, lorsqu'elles sont extrêmes, peuvent produire la mort, doivent toujours être considérées comme funestes ; loin de rien ajouter aux moyens de conservation, elles sont la source d'un grand nombre de maladies, et lorsqu'elles surviennent pendant celles-ci, elles en accroissent la gravité, et les conduisent promptement à une issue fu-

nesté. On doit donc, par tous les moyens possibles, chercher à en préserver les malades.

Avant de passer à l'influence qu'exercent sur l'économie les passions gaies ou expansives, dont les effets sont presque toujours salutaires, nous dirons quelque chose des passions qui, comme nous l'avons vu plus haut, tantôt augmentent l'énergie vitale, tantôt la diminuent. Elles ne sont ni aussi constamment nuisibles que les passions asthéniques, ni aussi souvent avantageuses que les sthéniques. Dans cette classe mixte, si je puis ainsi dire, la crainte et la colère méritent un examen spécial.

La crainte, en général, est une affection produite par l'idée d'un mal dont on se croit ou dont on est réellement menacé; elle est plus ou moins intense, plus ou moins durable, et ses effets varient suivant les degrés dans lesquels elle agit. Comme les passions asthéniques, elle fait refluer le sang des parties externes sur les internes; aussi a-t-il été salutaire de l'entretenir quelque temps chez des personnes qui, à la suite de blessures extérieures, se trouvaient exposées à des hémorrhagies dangereuses. Il n'est pas besoin de dire que dans les hémorrhagies internes, elle ne peut être que funeste. Un remède accrédité dans certains pays contre l'épistaxis, consiste à pendre au cou du malade un crapaud en vie; ce n'est que par l'espèce d'horreur qu'il inspire que peut agir ce moyen dégoûtant.

La crainte a été employée quelquefois avec succès pour contenir l'effervescence d'une organisation trop active; quelquefois aussi il a été utile de la faire naître chez des sujets dont l'indocilité retardait la guérison, par exemple, en leur insinuant que leur mal était plus grand qu'ils ne le pensaient. Souvent on a vu la crainte du châtiment faire cesser des symptômes d'épilepsie chez des enfans qui devaient cette maladie au trouble de l'imagination, et tout le monde connaît le trait fameux de *Boërhaave*, qui guérit par ce moyen une épilepsie imitative qui régnait dans l'hôpital de Harlem, et faisait chaque jour de nouveaux progrès. On cite aussi l'observation d'un jeune homme très-sujet à des accès convulsifs violens, et qui, ayant entendu dire

que c'était ridicule, fut tellement frappé de la crainte de les voir se renouveler, et fit un tel effort de volonté, si je puis ainsi dire, que les accès ne reparurent plus.

La peur n'est autre chose qu'une crainte violente et subite, mais, en général, de courte durée. Sous l'influence de cette passion, le visage pâlit et se couvre d'une sueur froide, les traits se décomposent. les yeux sont fixes, la langue immobile et comme glacée, les bulbes des cheveux se redressent, les muscles tremblent, et le spasme est quelquefois assez considérable pour que le sang ne coule plus de la veine ouverte; il y a abattement physique et moral, et toutes les fonctions assimilatrices sont comprimées. Souvent les sphincters venant à se relâcher, il survient des évacuations involontaires d'urine et de matières fécales. Les syncopes, les spasmes de toute espèce, l'épilepsie, une foule d'autres maladies, et la mort même, peuvent être le résultat de cette passion. Les exemples qui constatent son action funeste sont en grand nombre; mais ses effets ne sont pas toujours aussi fâcheux; ils ont même été quelquefois utiles dans le traitement des maladies.

Elle peut favoriser la réduction des luxations et la rentrée des hernies; aussi les chirurgiens cherchent-ils souvent à la déterminer dans ces cas par quelque heureux artifice: par exemple, lorsque pendant l'opération, le sentiment de la douleur rend le malade sourd aux questions qu'ils lui adressent, et qu'ils multiplient à dessein; alors ils le reprennent brusquement de cet oubli des bienséances, feignent même d'être irrités; le malade, intimidé, cesse pour un moment d'être attentif à ses souffrances; ses muscles se relâchent, et la réduction peut se faire facilement. Dans un cas de luxation de l'humérus, cité par M. le professeur *Richerand*, le petit lacq, transversalement placé sur l'acromion pour fixer l'omoplate, ayant glissé, et étant venu presser sur la partie inférieure du cou de manière à faire craindre au malade d'être suffoqué; cette idée produisit dans ses muscles une détente soudaine, et la tête de l'os rentra sans efforts dans sa cavité. La crainte d'un mal plus grand que celui qu'on éprouve

peut faire cesser celui-ci : c'est ainsi que l'on voit disparaître, par la peur de l'opération, l'odontalgie et plusieurs douleurs nerveuses. Nous venons de voir que le premier et le principal effet de la peur est de déterminer dans l'organisme une détente générale ; mais il peut survenir une sorte de réaction, et la crainte, à un degré de plus, produit la frayeur, caractérisée par une violente excitation, et un développement extraordinaire de forces et d'énergie ; c'est à ce degré surtout qu'elle a été salutaire. On trouve dans les recueils d'observations un grand nombre de faits qui prouvent qu'elle a guéri pour toujours des maladies de langueur, des fièvres intermittentes, la goutte, la paralysie, l'épilepsie, la mélancolie, etc. *Aubry* cite l'histoire d'une femme qui fut guérie d'une perte de sang qui menaçait de devenir mortelle, par une grande frayeur qu'il lui occasionna. *Van-Swiéten* a vu un homme qui délirait dans une fièvre grave, reprendre son bon sens ayant entendu dire que le feu était à la maison voisine. *A. Petit* parle d'une demoiselle chlorotique qui fut guérie à la suite de la frayeur qui l'agita lors du bombardement de la ville de Lyon. Au siège de Sienne, en 1555, un boulet faillit tuer le marquis de Marignan ; et l'effroi qu'il éprouva suspendit entièrement ses douleurs de goutte, qui ne revinrent plus à dater de cette époque. *Montaigne* cite un exemple à peu près semblable. Un malheureux sur lequel tous les moyens avaient été tentés infructueusement pour le guérir d'une paralysie qui l'affectait depuis plusieurs années, en fut aussi guéri par une frayeur violente : le feu prit à la maison, et gagnait déjà son lit, lorsqu'il recueillit toutes ses forces, fit un effort violent pour se lever, et se précipita du haut de la maison embrasée ; on lui donna aussitôt des secours, et il s'aperçut qu'il avait recouvré le mouvement et le sentiment, dont il eut l'avantage de jouir pendant le reste de sa vie. Une des femmes du calife Aaron-Raschid, paralysée d'un bras, recouvra, dit-on, le mouvement, lorsque son médecin porta la main à la frange de sa robe, de manière à effrayer sa pudeur. On raconte qu'au tremblement de terre de Lisbonne, plusieurs paralytiques recouvrèrent aussi le mouvement. On lit enfin dans *Hérodote*,

que le fils de Crésus , qui était muet de naissance , ayant vu un soldat qui , sans connaître ce roi , était prêt à le frapper , fit un tel effort , que sa langue se délia , et qu'il put crier : *Soldat sauve mon père !*

Il ne faut peut-être pas ajouter une foi entière à tous les faits de cette nature , rapportés par les auteurs ; quoi qu'il en soit , on ne peut se refuser à admettre l'influence favorable de la crainte pour un certain nombre de maladies ; mais cet agent est si difficile et si dangereux à manier , qu'il ne doit trouver son application que dans quelques cas bien rares.

La colère est une des plus violentes passions humaines ; c'est une émotion subite que provoque une offense ou une contrariété , et qui détruit momentanément l'empire de la raison : *ira furor brevis* , à dit *Horace*. Les effets que cette passion détermine dans l'organisme sont variables : chez l'un , le visage se gonfle et rougit , l'œil étincelle et semble sortir de l'orbite ; les veines du cou se gonflent , le cœur bat avec violence. L'auteur de *Télémaque* nous peint Calypso en proie à la colère , les yeux rouges et enflammés , les joues couvertes de taches noires et livides ; chez l'autre , au contraire , la face pâlit , les yeux sont fixes et immobiles , les mâchoires serrées , et un frisson général parcourt tout le corps ; quelquefois le visage devient rouge et pâlit alternativement ; la bouche est sèche ou remplie d'une salive écumeuse ; le pouls est plein ou petit , concentré , inégal et toujours fréquent ; la respiration est accélérée , quelquefois très-laborieuse ; la voix est entrecoupée , sourde et tout à coup véhémence , la parole difficile ou exhubérante ; les mouvemens soumis à la volonté acquièrent une singulière énergie ou sont comme engourdis ; les opérations de l'esprit sont irréfléchies et dominées par un aveugle transport. A la suite d'un emportement , on voit souvent survenir des vomissemens bilieux et des déjections de même nature. La colère peut occasionner la suppression des menstrues et tous les accidens qui en sont la suite ; elle peut déterminer l'avortement , des convulsions , des défaillances , des hémorrhagies par diverses parties du corps , des anévrysmes du cœur et des gros vaisseaux , l'ictère , l'apoplexie , le mu-

tisme, l'épilepsie et un grand nombre d'affections nerveuses. On a vu une cataracte se former dans l'espace d'une seule nuit, à la suite d'un mouvement de fureur. Sylla, Valentinien, Nerva, Venceslas, etc., périrent dans des accès de colère. Lorsque cette passion est concentrée, que la personne qui l'éprouve est obligée de la renfermer au fond de son cœur, c'est alors surtout qu'elle est dangereuse. Le nombre des maladies du cœur paraît avoir augmenté prodigieusement à la fin du dernier siècle, et les troubles inséparables des révolutions politiques ont semblé une cause suffisante pour expliquer ce résultat, qui peut-être tient aussi en partie à ce qu'à dater de cette époque les lésions de l'appareil circulatoire ont été mieux observées. L'homme, presque en naissant, est sujet à la colère; pour la moindre cause, chez les enfans très-jeunes, la figure se décompose, devient rouge et livide, la respiration se suspend, et quelquefois une convulsion affreuse vient terminer des jours à peine commencés. Les vieillards sont aussi très-irascibles, et chez eux la colère est souvent funeste.

La colère, provoquée à dessein ou par l'effet du hasard, n'a pas été sans efficacité dans le traitement des maladies : *Hippocrate* avait annoncé que ce moyen était convenable aux sujets d'un tempérament froid. *Ira frigidis remedio est.* HIPPOCRATE. En excitant un violent mouvement de toute l'économie, en imprimant une nouvelle énergie à toutes les fonctions, elle a aidé à la guérison dans les maladies lentes et atoniques, telles que l'aménorrhée, les scrophules, l'œdème, certaines hydropisies. La colère a encore réussi, au dire des auteurs, dans les fièvres intermittentes, dans la paralysie et dans la goutte, comme *Haller* en cite un exemple. *Valeriola* conseilla aux parens d'un individu attaqué d'une fièvre quarte, de le faire entrer dans une violente colère un peu avant l'accès; on essaya le moyen, et il réussit : la maladie n'avait jusque là cédé à aucun remède. *Borrichius* guérit, dit-on, par le même moyen, une fièvre tierce opiniâtre. On trouve dans l'Encyclopédie, l'histoire d'un vieillard paralytique qui, insulté par ses enfans, s'emporta d'une manière terrible, et fut guéri de sa paralysie. *Buchan*, dans sa Médecine domestique, dit qu'un muet, maltraité

par sa femme , fut si transporté de colère et fit un tel effort, qu'il put parler , et vomir toutes les injures imaginables contre son ennemie. Les actes de Copenhague renferment un fait à peu près semblable.

On voit assez que la colère est un agent dont le médecin doit s'abstenir, bien qu'il ait été utile dans quelques circonstances, et, en général, il faut éviter de mettre en usage les affections de l'âme dont on ne peut pas toujours borner les effets ; elles ont dans quelque cas procuré des avantages inespérés , de même que les poisons les plus redoutables deviennent , entre des mains habiles, des remèdes héroïques ; mais elles ne doivent trouver leur application que dans des cas particuliers, et que de précautions doit prendre le médecin qui veut y avoir recours : il cherchera avant tout à acquérir une connaissance aussi exacte que possible de la mesure de sensibilité de son malade, et des relations qui la mettent principalement en jeu ; sans cela, l'affection morale pourrait être portée au point d'occasionner des maladies plus graves que celles qu'il s'efforcerait de guérir.

Les affections gaies ou expansives, dont nous allons maintenant nous occuper , sont des sentimens de plaisir , de bien-être , entretenus par la possession d'un bien vivement désiré, par des souvenirs agréables , ou par l'attente d'un bonheur dont on doit jouir bientôt ; dans cette classe, nous trouvons : la joie , le désir, l'espérance , le courage , l'amour modéré, la bienveillance , etc.

Sous l'influence de la joie et des affections gaies en général , le sang se porte , par un mouvement d'expansion , du centre à la circonférence , les organes éprouvent une sorte d'épanouissement ; les fonctions , activées , sont dans un état parfait d'équilibre , et les lois de la vie s'exécutent toutes dans les rapports les plus convenables ; la circulation est libre et régulière , les inspirations et les expirations se succèdent avec aisance , les forces digestives acquièrent la plénitude de leur énergie ; la transpiration est , d'après la remarque de *Sanctorius*, un peu plus abondante ; la nutrition assimile une grande quantité de matériaux alibiles , et fait naître un heureux embonpoint ; le sommeil est paisible et les songes gracieux ; l'action des sens est doucement ex-

citée, les contractions musculaires sont promptes et faciles , le corps agile et robuste ; les vaisseaux capillaires , injectés , prêtent aux joues cet air de santé , cet éclat dont elles brillent ; les yeux sont vifs et un peu humides , la contraction , égale et modérée , des muscles frontaux dilate le front , élève les paupières , et concourt à l'épanouissement des traits de la face ; les fonctions de l'entendement prennent tout l'essor dont elles sont susceptibles. Les affections de l'âme sont douces et généreuses.

Lorsqu'elles sont modérées , les passions gaies ou expansives développent , comme on le voit dans cet exposé , l'ensemble des phénomènes qui constituent la santé parfaite ; sous leur influence , les maladies éprouvent aussi des changemens heureux et constans. *In omni morbo lætari bonum.* (HIPP.) On dirait que le moral , jouissant d'une sérénité bienfaisante , lutte contre le physique malade. Il convient donc de chercher à entretenir la gaieté par toutes les ressources que les temps , les lieux et les circonstances peuvent offrir au médecin.

Une gaieté douce , un contentement habituel , raniment et entretiennent les forces sans les exciter trop ; aussi leur action favorise-t-elle beaucoup la marche régulière des plaies , tandis qu'au contraire , sous l'influence d'un chagrin violent , le poulx du malade devient irrégulier , petit ; le pus se vicie , et la plaie présente une surface pâle et violacée : il n'est pas de chirurgien qui , en interrogeant ses souvenirs , ne puisse trouver quelque exemple à l'appui de cette remarque.

Dans quelques cas , une surprise agréable , un plaisir vif , ont donné à l'économie un accroissement d'activité et de force capable de la faire résister à la fièvre. Le prince de Saxe-Weimar éprouvait , à midi précis , les premiers symptômes d'une fièvre intermittente qui avait résisté à tous les médicamens ; *Huffeland* avance , un jour , de deux heures l'horloge du malade : celui-ci se croit guéri , et la joie qu'il en éprouve le guérit réellement. *Péchlín* rapporte l'observation d'un vieillard qui éprouva une joie vive , et fut sur-le-champ guéri d'une fièvre tierce jusque là rebelle aux secours de l'art ; *Cullen* cite

un fait analogue ; Coringius fut , dit-on , guéri d'une fièvre quarte par le plaisir qu'il eut de converser avec *Méibomius* ; *Etmuller* dit qu'un jeune homme fut délivré d'une maladie très-grave par des lettres qui lui annonçaient les plus heureuses nouvelles ; mais qu'ayant appris qu'elles étaient supposées , il retomba dans son premier état et mourut. On a vu le plaisir occasionné par la présence d'une personne aimée arrêter des hémorrhagies qui menaçaient de devenir promptement mortelles ; *Saucerotte*, dans les Prix de l'Académie de chirurgie , en rapporte un exemple bien remarquable. Les affections gaies portent plus spécialement leur action sur les organes thoraciques ; elles dilatent la poitrine , diminuent la gêne de la respiration , rendent la circulation capillaire plus libre , la congestion moins redoutable et plus facile à résoudre ; aussi doit-on chercher à entretenir une gaîté calme et modérée chez les malades atteints de pleurésie et de pneumonie. Il est encore bien nécessaire de déterminer cet état de l'âme dans les phlegmasies cutanées , et principalement dans la variole ; car , suivant la remarque de M. *Pinel* , la tristesse que fait naître l'idée du danger et de la difformité qu'occasionne cette maladie , la rend plus dangereuse chez les adultes , et surtout chez les femmes , plus faciles à s'affecter de la crainte de perdre des grâces naturelles. A la suite d'un violent chagrin , on a trouvé , chez des varioleux , les boutons à moitié vides ; il y avait eu résorption du pus. On conçoit facilement que , dans les maladies très-aiguës , il serait ridicule de chercher trop minutieusement le rôle que l'âme du malade peut remplir ; ses affections , ses sentimens , sont effacés par le grand travail qui se fait dans l'organisme ; toute la vie est pour ainsi dire transportée sur la matière , tout concourt à y déterminer des changemens importants , des crises bienfaisantes ou des accidens rapidement funestes , et l'attention du médecin doit être toute entière sur ce combat.

Les affections gaies peuvent être employées comme d'heureux excitateurs dans les maladies adynamiques : *Arétée* veut qu'on place le lit du malade de manière à lui procurer , s'il est possible , une perspective riante , qu'on amuse ses yeux en lui présentant des objets agréables ,

qu'on cherche à le divertir par des discours intéressans et joyeux. *Cælius Aurelianus* conseille de donner accès auprès de lui aux personnes dont il préfère la société, voulant toutefois qu'il ne reçoive leurs visites que par intervalles, afin que l'habitude ne détruise pas l'effet qu'on peut en attendre; il faut prendre garde aussi qu'une conversation trop prolongée peut occasionner une dépense de forces à laquelle l'état présent du sujet ne peut suffire sans fatigue; c'est au médecin à saisir le degré convenable, et souvent l'amitié, attentive et intelligente, s'en aperçoit. Tout le monde sait que généralement les hommes réussissent assez mal auprès des malades. « Mettez une femme à leur place, dit *Cabanis*, elle paraît sentir avec le malade, elle entend le moindre geste, le moindre cri, le moindre mouvement du visage ou des yeux; elle court, elle vole, elle est partout, elle prévient jusqu'à la fantaisie la plus fugitive. » Il faut surtout avoir soin d'écarter les personnes pour lesquelles le malade montrait de l'aversion dans l'état de santé, d'éviter même d'en parler devant lui. *Tissot* dit avoir vu une femme devant laquelle on ne prononçait pas le nom d'une autre femme, qu'elle détestait, sans qu'elle éprouvât de suite des défaillances et des convulsions. Il n'est pas d'accoucheur qui ne sache que des contrariétés vives, la présence d'une personne dont la vue gêne ou déplaît, rendent les contractions utérines lentes et irrégulières, tandis que la confiance et une certaine alacrité produisent un effet contraire. N'a-t-on pas aussi expérimenté combien il importe d'exciter les émotions de sentimens dans les affections longues et périlleuses? Que de malades ont trouvé dans la tendresse maternelle ou filiale, dans les consolations de l'amitié, des remèdes plus efficaces que tous ceux que l'art pouvait offrir!

Dans les maladies chroniques, les passions gaies sont très-salutaires, surtout dans celles où la susceptibilité est moins vive, la circulation ralentie, le système lymphatique affaibli, les actions organiques languissantes; le plaisir agit alors comme un stimulant très-convenable. Les malades sont ordinairement tristes, indolens, silencieux, et il importe de leur procurer des distractions multipliées, de faire naître

en eux des idées nouvelles, pour empêcher l'âme d'étudier avec trop d'attention l'état du corps, et pour combattre le dégoût et l'ennui qu'amène la longueur du traitement. Qui ne connaît la puissance médicinale du plaisir dans le traitement du scorbut? Cette maladie est toujours accompagnée de découragement et d'abattement moral, et c'est à cet état de l'âme qu'il est essentiel de s'opposer. Le capitaine Cook attribue en grande partie la santé qui régna parmi ses matelots et ses soldats, pendant ses longs voyages, au plaisir qu'ils prenaient à danser au son du violon, dans les temps de calme. On a vu des affections ictériques, long-temps rebelles, céder, en très-peu de temps, sous l'influence d'un vif contentement de l'âme; et ce ne sera que dans des consolations affectueuses, dans des distractions compatibles avec ses goûts et ses habitudes, que celui qui doit l'ictère à des affections pénibles de l'âme trouvera les moyens d'influer avec avantage sur sa maladie. S'il est des maladies chroniques caractérisées par une langueur générale et par un défaut complet d'énergie, il en est d'autres, au contraire, telles que les inflammations latentes des viscères, dans lesquelles tout semble pécher par excès, et dans lesquelles aussi les malades, malgré le dépérissement successif du corps, conservent toute la force de leur âme, toute la gaieté de leur humeur. On dirait que l'état d'excitation pathologique, rendant plus vif chez eux le sentiment de l'existence, les dispose aux affections gaies. On peut donner pour exemple les phthisiques : ils expirent presque tous en formant de longs projets de vie, et nuls malades ne vivent autant avant la mort. On voit que, dans ces cas, l'état moral du malade favorise et devance, si je puis ainsi dire, les vues du praticien.

Les bons effets du plaisir sont enfin très-marqués dans la plupart des cas où les fonctions du système nerveux sont spécialement affectées. Dans la dyspepsie, qui tient si souvent au trouble de l'influx nerveux, on conseille au malade d'égayer ses repas par une conversation agréable; les émotions gaies et légères, qui supposent une grande liberté d'esprit, sont, en effet, celles qui favorisent le plus la digestion. Au rapport de Plutarque, Lycurgue ordonnait que la statue du dieu du

rire fut placée toujours dans la salle où les Spartiates prenaient leur repas. Dans les névroses, telles que la mélancolie, l'hypochondrie, etc., le plaisir doit être regardé comme la partie la plus essentielle, comme la base du traitement. Cette vérité a été reconnue même avant l'origine de la médecine grecque et jusque dans les siècles éclairés de l'ancienne Égypte. « Aux deux extrémités de cette contrée, dit M. *Pinel*, il y avait des temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques se rendaient en foule, et où les prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondaient leur guérison prétendue miraculeuse par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer. » Les distractions de toute espèce se trouvaient réunies dans ces lieux enchanteurs, jeux, musique, promenade, exercices récréatifs, images séduisantes exposées partout aux regards; tous les sens étaient exercés agréablement, tout invitait au plaisir; et de nos jours encore n'est-ce pas à la distraction et au changement de lieu qu'il faut attribuer une grande partie des succès que l'on obtient dans ces établissemens d'eaux minérales où le plaisir, comme on l'a dit, a ses autels auprès de ceux d'*Esculape*, et veut être de moitié dans ses miracles.

Tout ce qui détend l'organisme et amène une diversion des forces à l'extérieur, produit la gaîté, le bien-être, et aide par conséquent au rétablissement de la santé. Nous dirons quelque chose ici des principaux moyens auxquels le médecin peut avoir recours pour parvenir à ce but.

La promenade, la danse et les autres exercices sont peut-être moins utiles par la multiplicité et la variété des mouvemens qu'ils exigent que par les impressions agréables qu'ils procurent, par les émotions douces et nombreuses dont ils sont la source.

Le plaisir qui accompagne l'exercice de la pensée et du sentiment est à la fois le plus vif et le plus pur que nous puissions goûter, et, dans les affections de longue durée, un travail léger peut être fort utile, en produisant une heureuse suspension aux douleurs physiques et morales; mais il n'est que quelques cas dans lesquels il soit avantageux de conseiller un travail qui occupe fortement l'esprit; c'est sur-

tout chez les jeunes personnes dans lesquelles on remarque des dispositions à l'hystérie, l'étude des langues difficiles a réussi dans ces circonstances.

Les effets de la lecture sont de nous faire partager momentanément des passions étrangères, et de nous attacher par l'importance des événemens, par là, de rompre les préoccupations de l'esprit et de l'âme, et de les rendre par suite à leur liberté première. Au rapport des historiens, Alexandre de Palerme guérit Alphonse-le-Sage d'une maladie de langueur, par la lecture de Quinte-Curce, et le même effet fut produit sur Ferdinand par celle de Tite-Live. Le médecin doit préférer le genre d'étude et de lecture le plus agréable à son malade; mais on ne doit pas toujours conseiller des lectures gaies, il faut souvent en choisir qui soient plus ou moins analogues à l'état moral du sujet. Le récit des grandes infortunes détourne ailleurs l'effet de notre tristesse, et nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nôtres.

La puissance de la musique, pour nous paraître moins exagérée qu'aux anciens, n'en est pas moins réelle; pour le médecin, elle est tout entière dans les sensations intérieures qu'elle produit : son action modifie le cerveau, et par suite tous les organes qu'il tient sous sa dépendance. Si la musique est vive, la face se colore, le pouls devient fort et régulier, la chaleur augmente, et toutes les fonctions redoublent d'énergie; mais si l'on change la mesure et le ton, on observe des résultats opposés. C'est, en effet, par des chants plus ou moins mélodieux et monotones qu'une mère endort son jeune enfant. Si l'on s'en rapporte aux anciens, leur musique, par ses différens modes exerçait un pouvoir surprenant, et maîtrisait à volonté les sensations des auditeurs; c'est ainsi qu'ils nous représentent Phémios désarmant Ulysse par ses accords, Terpandre apaisant une sédition, Timothée excitant Alexandre-le-Grand à la fureur et le calmant presque aussitôt, Tyrthée enfin ranimant par ses chants guerriers le courage des Spartiates, et les ramenant au combat. On a observé, dans des temps plus modernes, des effets non moins remarquables, et l'on con-

naît l'enthousiasme qu'inspiraient à nos soldats, à une époque toute récente, certains hymnes nationaux.

La musique ne modifie pas seulement nos sensations, elle influ aussi sur l'énergie et la régularité des mouvemens musculaires. Il est reconnu qu'on éprouve moins de fatigue lorsqu'on marche au son des instrumens, et certains exercices périlleux le seraient bien plus encore sans l'intervention d'une musique ayant un rythme très-prononcé.

Si, d'un côté, la culture immodérée de l'art musical occasionne toutes les lésions qui peuvent dépendre de l'exhaltation de la sensibilité; d'un autre côté, lorsqu'on s'y adonne avec précaution, elle peut, en procurant une situation agréable à l'âme, opérer une heureuse diversion dans les douleurs physiques et morales, favoriser l'expansion des forces, et aider par là à la guérison des maladies. L'hypochondrie, la mélancolie et la manie ont cédé à son pouvoir : elle a suspendu des accès d'hystérie et d'épilepsie, et en a quelquefois prévenu le retour. C'était au son de sa harpe que David calmait le délire du roi des Hébreux; c'était aussi par le pouvoir de la musique qu'Électre apaisait les fureurs de son frère Oreste, et l'endormait dans ses bras. On lit dans Plutarque que les accens de la lyre de Thaletas délivrèrent les Lacédémoniens de la peste; ce fut sans doute en les empêchant de s'abandonner à la crainte et au chagrin. Il existe un assez grand nombre de faits qui semblent prouver que la musique a guéri directement plusieurs maladies très-graves; mais il faut se garder de confondre avec une guérison véritable le soulagement momentané qu'elle fait éprouver à une personne souffrante, par l'heureuse distraction qu'elle procure. Le médecin doit choisir le genre de musique qui convient le mieux au genre de sensibilité de son malade; il doit aussi avoir égard à la nature de l'affection et à l'effet produit. La musique qui réussit le mieux n'est pas celle qui est travaillée par la science des accords, et énervée par le luxe des ornemens, mais bien une musique dont la simplicité permette de suite sans peine la suite des images. Il faut remarquer enfin que ce sont les personnes livrées par

goût à l'étude de cet art, qui sont susceptibles d'en retirer le plus de soulagement dans leurs maladies, et que les morceaux qu'elles affectionnent davantage sont aussi ceux qui peuvent agir le plus efficacement sur elles.

Nous terminerons ce qui a rapport aux moyens de faire naître l'influence favorable du plaisir, en remarquant que l'attention soutenue à tout spectacle qui intéresse et le plaisir que procure la fréquentation d'une société aimable, ont souvent fait cesser des symptômes nerveux, tels que le hoquet, la toux hystérique, etc., et ont fait oublier des douleurs vivement perçues quand le malade était abandonné à l'observation de lui-même.

Pour que la joie procure les résultats avantageux dont nous avons parlé, il faut qu'elle soit modérée et qu'elle agisse pendant un certain temps; car, lorsqu'elle est exagérée, subite, qu'elle succède brusquement à des affections tristes, elle offre quelque chose de convulsif, et peut déterminer des secousses suivies d'accidens plus ou moins redoutables; la circulation peut être accélérée au point que la force du sang n'étant plus en rapport avec la résistance des vaisseaux, il survienne des flux hémorrhagiques, des apoplexies et des paralysies. A la révolution opérée dans nos organes, peuvent succéder aussi des convulsions, la syncope, le mutisme, la manie, et même la mort. Polycrate meurt de joie en recevant les témoignages de reconnaissance des Naxiens, Sophocle en recevant le prix de la tragédie, Diagoras en embrassant ses trois fils vainqueurs aux jeux olympiques. L'histoire romaine nous offre l'exemple de ces mères qui, croyant leurs fils morts à la bataille de Cannes, expirent de joie en les revoyant. Léon X mourut de plaisir en apprenant un désastre arrivé à la France; la nièce de Leibnitz en voyant une cassette pleine d'or, dont elle héritait par la mort de son oncle; le surintendant Fouquet, en recevant la nouvelle de sa mise en liberté. Des exemples semblables se rencontrent souvent dans l'histoire, et il est remarquable que presque toutes les personnes qui ont péri de cette manière étaient avancées en âge; le trouble de l'action du cœur et du cerveau est alors bien plus fu-

nesté. Une grande joie est aussi plus à redouter chez les individus faibles ; elle dissipe l'action vitale, et épuise promptement chez eux la somme de la vie.

Le rire provoqué par un accès de joie a quelquefois mis fin à des maladies graves, telles que la goutte, la paralysie, les fièvres intermittentes, etc. : on l'a vu rappeler les douleurs d'une femme qu'un accouchement laborieux mettait en péril. En supposant que la pneumonie se terminât par un abcès dans un des points de l'organe pulmonaire, le rire peut être avantageux, comme quelques exemples semblent l'indiquer, entre autres celui d'Erasme. Mais le rire immodéré peut devenir funeste ; il a souvent, dans des cas de blessures, causé des hémorrhagie mortelles, comme *Fabrice de Hilden* en rapporte des exemples ; il est surtout très-dangereux après les opérations pratiquées sur la tête, la poitrine et le ventre. Zeuxis mourut, dit-on, d'un rire convulsif ; Valère-Maxime nous a laissé deux exemples semblables ; M. *Reydellet* rapporte celui d'une ancienne religieuse, qui fut prise à table d'un rire tellement violent, qu'elle tomba morte au bout de quelques minutes.

Le désir, accompagné d'espérance, équivaut presque au plaisir, dont il a tous les bons effets ; comme lui, il est surtout avantageux dans les maladies de langueur. Telle personne était pâle, languissante, apathique ; suscitez ses désirs, excitez sa curiosité ; la voilà redevenue vive, impatiente, active ; la chaleur vitale, réveillée, pousse le sang vers la périphérie du corps, et sous l'influence de passions nouvelles une nouvelle énergie est imprimée à toutes les fonctions.

Le désir de prendre un remède le rend quelquefois infiniment plus salutaire par les mouvemens organiques que la satisfaction produit dans l'économie ; et c'est par les effets du désir, joint à la confiance, que s'expliquent les changemens qui surviennent dans les maladies, après l'administration de substances qui n'ont d'autres vertus que celles qu'elles empruntent de l'opinion du malade, ou qui sont données à trop petites doses pour avoir une action no-

table. C'est à la même cause qu'on doit attribuer les résultats merveilleux de certaines pratiques , d'un grand nombre de remèdes secrets, des amulettes , etc. La garnison de Breda , affectée du scorbut au plus haut degré , était sur le point de se livrer à l'ennemi qui l'assiégeait. Le prince d'Orange lui envoie un médicament, qu'il assure fortement être du plus haut prix et de la plus grande efficacité; on ne peut en donner que quelques gouttes à chaque malade, et néanmoins la guérison ne tarde pas à s'ensuivre. En général, il est rare que l'on ne retire pas de bons effets de la possession d'un bien que l'on a désiré avec ardeur; on observe, au contraire, que la force de l'antipathie quelque fois est telle, que les remèdes les plus innocens peuvent avoir des résultats fâcheux; et l'on ne doit pas s'en étonner, puisqu'il est arrivé que des individus dont on avait trompé la répugnance en leur faisant manger à leur insu des alimens pour lesquels ils avaient de l'aversion, ont eu des vomissemens, des cardialgies, des diarrhées et même des convulsions, lorsqu'ils ont connu la supercherie.

L'espérance est le contentement qui résulte de l'attente d'un bien-être qu'on désire. Cette passion met en jeu tous les ressorts du système sensible, entretient dans l'économie une douce et vivifiante chaleur, favorise l'harmonie des fonctions, et est l'aliment le plus ordinaire de la joie modérée dont elle partage les heureux effets. L'âme, lorsqu'elle s'abandonne aux douceurs de l'espérance, place évidemment le physique dans les conditions les plus favorables pour résister à l'influence des maladies. C'est surtout dans les névroses qu'il faut chercher à faire naître cette passion, Flattez le nostalgique de l'espoir qu'il pourra revoir bientôt les personnes et les lieux qu'il regrette, c'est le seul moyen que vous ayez d'agir avec avantage sur sa maladie. Il n'est pas jusqu'aux affections incurables sur lesquelles l'espérance ne verse un baume consolateur. Les illusions sont les pavots de l'âme, et il faut en devenir prodigue quand c'est le seul moyen d'aider à supporter la vie. L'expérience a appris qu'il n'est point d'homme qui, au lit de la douleur, ne soit accessible aux effets de la médecine morale.

Le soldat , qui cent fois a bravé le mort dans les combats , n'est pas moins avide d'illusions, quand il est malade , que l'homme du monde amolli par les plaisirs. L'espérance ne nous délaisse que rarement ; les forces s'abattent ; mais l'âme , prompte à oublier tout ce qu'elle éprouve , se relève à la moindre consolation qu'on vient lui offrir.

Le courage est ce sentiment qui nous fait braver un danger , parce qu'il est soudainement jugé inférieur aux forces que nous avons pour le surmonter , ou qui nous le fait voir de sang froid , s'il est au-dessus de nos moyens de l'éviter. On est courageux , ou parce qu'un sentiment violent , une passion extrême , dominant nos facultés , ou parce qu'on suit l'impulsion d'une raison supérieure , d'une volonté froide , mais fortement prononcée. Chez les malades , le courage doit naître de l'état de confiance dans lequel se trouve celui qui l'éprouve. Cette heureuse disposition de l'âme donne aux moyens thérapeutiques plus d'étendue , plus d'empire ; aussi est-ce à la faire naître que doivent tendre toujours les efforts du médecin. Il évitera d'abandonner le malade à ses propres réflexions , tâchera de dissiper ses inquiétudes , de renouveler son courage abattu , de porter enfin , sur des objets riens , son imagination égarée sur de sinistres images.

Le courage rend l'âme moins accessible aux impressions vives , et épargne ainsi tous les désordres physiques qu'entraîne l'exaltation de la sensibilité ; il dissipe ces maux fantastiques qui n'existent d'abord que dans l'imagination du malade , mais qui , à la longue , peuvent devenir réels. Il aide à supporter la douleur , et écarte cette prostration adynamique dans laquelle la pensée seule de subir une opération jette certaines personnes. On voit des plaies peu étendues produire de très-fortes douleurs chez les malades , lorsqu'ils sont effrayés et ne peuvent fuir l'action de l'instrument tranchant ; tandis que des plaies plus considérables produisent une douleur beaucoup moindre , lorsqu'elles ont lieu inopinément , ou qu'elles sont faites sur des sujets courageux , et qui n'ont pas , par une inquiétude prolongée , dirigé , si je puis ainsi dire , toute la sensibilité sur le point que doit attaquer l'instrument. En général , pour les opérations , il faut surprendre

les enfans ; ils sont incapables de se déterminer , et leur raison doit être contrainte. Il faut souvent aussi surprendre les femmes , non que leur courage faillisse contre les souffrances ; on les voit supporter avec héroïsme les opérations les plus cruelles ; mais , si elles endurent courageusement la douleur , elles paraissent peu propres à la méditer. On doit encore agir de la même manière chez quelques hommes très-irritables.

Dans certains cas d'hémorrhagie , il est bien essentiel d'inspirer du courage au malade , et de combattre , par quelque heureux moyen , l'inquiétude qui le tourmente. A la suite d'une opération de taille , dit M. *A. Petit* , le sang coulait , depuis deux heures , avec une abondance alarmante. C'en est fait de moi , dit le malade ; je perds tout mon sang. Vous en perdez si peu , répliqua ce praticien , que vous serez saigné dans une heure. Son intention n'était point telle : il partageait l'inquiétude du malade ; mais l'idée imprévue d'une saignée , en persuadant à celui-ci que l'hémorrhagie était réellement légère , releva son courage , et le sang ne tarda pas à s'arrêter. M. le professeur *Chomel* fait observer que , dans les hémoptysies , la crainte du danger et la frayeur que fait éprouver la vue du sang , sont pour beaucoup dans les phénomènes généraux , tels que la pâleur subite , les tremblemens , la précipitation du pouls , les défaillances , les syncopes ; et ce qui le prouve , c'est que l'on voit arriver ces accidens chez des sujets qui n'ont rejeté que quelques crachats isolés , et qu'ils sont communément beaucoup plus prononcés dans les premières hémoptysies que dans celles qui viennent après ; parce que le malade espère qu'elles se termineront de même.

L'inquiétude peut aggraver toutes les maladies ; c'est pour cela qu'il faut éviter , autant que possible , de rapprocher deux malades atteints d'affections graves , surtout si elles ont quelque rapport ; chacun d'eux deviendrait bientôt observateur de l'autre , calculerait , par les douleurs de son voisin , celles qu'il a à souffrir lui-même , et si la maladie se terminait par la mort , celui qui survivrait serait in-

cessamment poursuivi par l'idée que le même sort l'attend. On voit des personnes être saisies tout à coup du désespoir de recouvrer la santé, et elles meurent presque toujours, quelquefois précisément au temps qu'elles ont indiqué. Serait-ce une cause purement imaginaire qui les frapperait; ou bien est-ce la conscience du désordre de l'organisation qui se fait entendre? On sait que, dans les plaies d'armes à feu, la stupeur attaque plus souvent les sujets pusillanimes; que la crainte influe sur l'apparition des symptômes et la succession des accès d'hydrophobie; qu'elle prédispose singulièrement aux fièvres de mauvais caractère; que, quand la peur s'empare des passagers sur un vaisseau, ou des habitans dans une ville assiégée, le scorbut étend ses ravages avec une célérité alarmante; on sait enfin que l'inquiétude favorise, d'une manière puissante, l'action des miasmes délétères dans les maladies contagieuses. La périphérie du corps est, pour ainsi dire, frappée de stupeur, et les pores, entr'ouverts, se laissent facilement pénétrer par les émanations répandues dans l'atmosphère. Aussi a-t-on remarqué que les individus timides et craintifs étaient non-seulement les premiers, mais encore le plus gravement affectés. Le courage peut, au contraire, empêcher ces maladies de naître, ou du moins favoriser singulièrement leur résolution, lorsqu'elles existent. « Il y a, dit M. *Alibert*, dans l'âme du stoïcien un principe de réaction extraordinaire qui repousse long-temps la maladie et la mort. » Il faut donc chercher, par tous les moyens possibles, à ranimer le courage du malade. Ce que n'auraient pu faire les médicamens, souvent a été le résultat d'une adroite substitution de mots, par exemple, *engorgement*, au lieu de *cancer*. Osons réclamer aussi la permission de mentir que Platon accorde aux seuls médecins dans sa RÉPUBLIQUE : *Mendacium medicis concedendum esse.* (Lib. 3, de Republ.)

L'état moral du peuple, dans une épidémie, est un objet de la plus haute importance. La médecine, enorgueillie, peut montrer ici jusqu'où s'étend son empire. C'est au médecin qu'il appartient, en effet, de

ranimer l'espérance commune par de sages précautions, et surtout par sa fermeté d'âme. Pénétré de cette vérité, M. Des Genettes, dans la campagne d'Égypte, se refusa à prononcer le mot de *peste*, et porta le dévouement jusqu'à s'inoculer le virus de la maladie. La postérité, qui n'a point encore pardonné à *Galien* d'avoir abandonné Rom au moment où une épidémie rendait sa présence si nécessaire, consacra, dans tous les siècles, l'héroïsme du médecin français.

L'amour, dans un sens général, est un sentiment par lequel le cœur se porte vers un objet qui lui plaît. Ce mouvement de l'âme, lorsqu'il n'est plus soumis au frein de la raison, est, comme l'a dit LORRY (de Melanchol.) : *Amor est quasi omnium animi pathematum confusa atque turbulenta coacervatio* ; et, dans ce cas, il a sur l'organisme tous les effets funestes des passions qui le composent. Si l'on voulait évoquer les victimes de l'amour violent et malheureux, elles se présenteraient en foule ; mais autant cette passion, portée à l'excès, est pénible et dangereuse, autant un amour modéré procure de sensations délicieuses à l'âme, et favorise l'action des organes. On a dit que l'amour bien dirigé était la fièvre de la vertu ; et l'influence bienfaisante qu'il exerce sur le physique comme sur le moral de l'homme doit être d'autant plus marquée, d'autant plus prochaine, qu'il n'est pas, comme les autres passions, un hôte passager ; il est, a-t-on dit encore, le fils de la maison ; il tient à notre organisation, et entre dans les vues de la nature. Au rapport de *Tissot*, la chlorose, l'aménorrhée et plusieurs autres maladies de langueur qui avaient résisté à tous les remèdes, ont disparu par le sentiment de l'amour, et des exemples nombreux prouvent que des malades ont été ramenés des bords du tombeau par l'heureuse influence de cette passion. Du reste, ses effets étant ceux du désir, de l'espérance et du plaisir réunis, et ses avantages tous ceux des passions expansives, nous ne nous y arrêterons pas plus long-temps : par la même raison, je ne ferai aussi qu'indiquer la bienveillance et l'amitié, comme pouvant concourir à l'entretien et au rétablissement de la santé, de même qu'elles concourent au bonheur de la vie.

De ce que nous avons dit des passions en général , et de chacune d'elles en particulier , il est , je crois , permis de conclure que les affections de l'âme exercent une grande influence sur l'homme sain et sur l'homme malade , et que leur étude étend considérablement les ressources de l'art. « Ce n'est pas , dit Platon (lib. 3, de Republ.), le corps seulement qui, par sa bonne constitution, fortifie l'âme ; c'est aussi l'âme bien réglée qui , par son autorité , maintient le corps en parfaite santé. » « Aussi l'office du médecin , dit-il ailleurs , s'étend également à soigner l'âme et le corps ; car négliger celle-ci serait s'exposer à de graves périls.)

Dans presque tous les cas , le moral du malade est affecté par la douleur , le découragement ; et l'on doit , par tous les moyens possibles , chercher à y ramener le calme , à faire naître une douce sécurité. Pour cela , il faut mettre à contribution les qualités du malade lui-même , celles des personnes qui l'environnent , et enfin toutes les choses qui ont quelque rapport avec lui. Il est un choix de moyens que les penchans et le caractère de chaque individu doit indiquer. Tel malade aime qu'on s'occupe de lui ; tel autre veut qu'on le laisse livré à lui-même , et se trouve incommodé par des soins trop assidus. Il est des personnes desquelles il est vrai de dire que , pour les distraire , il faut les laisser seules. Parlez à un soldat de venger ses blessures ; on en a vu se ranimer en entendant le récit d'une affaire où leur corps s'était distingué. « En général , dit M. *Fodéré* , amusez les enfans , causez avec les femmes , parlez peu aux hommes , flattez les riches , consolez les pauvres. »

Pour remédier aux passions vives , il faut commencer par paraître les partager ; en les partageant , on les diminue ; et en les diminuant , on parvient à les détruire. Il faut savoir rompre une puissante affection en plusieurs émotions partielles , les opposer les unes aux autres , et surtout tâcher de diriger ailleurs l'attention. « Vouloir oublier un objet , dit La Bruyère , c'est penser à lui ; pour l'oublier , il faut penser à d'autres objets. » Est-il besoin de dire que la douleur très-

aiguë doit s'user par elle-même dans les premiers instans : *Recens animi dolor consolationes rejicit ac refugit, mox desiderat et clementer admotis acquiescit* (Pline). » La joie n'est pas non plus le remède du chagrin, point de changemens brusques ni de passages subits : c'est ainsi qu'on ne ranime pas la vie dans un membre gelé en l'approchant d'un grand feu. Dans un chagrin violent, l'effusion des larmes est une véritable crise, et c'est à cet état qu'il faut amener pour obtenir une détente nécessaire à l'économie. La douleur comprimée donne souvent lieu à des accidens terribles, et presque toujours la nature se venge d'une victoire remportée sur elle.

Il est, dans les soins à donner aux malades, une foule de nuances qui ne sont point assujéties aux règles de l'art. Aussi, pour pratiquer la médecine morale avec succès, ce n'est pas assez d'être savant, il faut avoir reçu quelques heureux dons de la nature; il faut posséder ce tact précieux qui fait saisir, par instinct plus que par théorie, les rapports si délicats qui existent entre le moral et le physique de l'homme; il faut surtout avoir un cœur sensible. Le médecin doit constamment se montrer l'ami de son malade, et tâcher d'obtenir sa confiance pour pouvoir agir plus efficacement sur son moral; il doit l'écouter avec intérêt : le langage de l'homme qui souffre a souvent son éloquence, car il prend sa source dans la nature. Il doit s'attacher enfin à diriger la tendre sollicitude des parens et des amis. Autant que possible, il faut que le malade ne voie autour de lui que des visages où respirent la confiance et l'espoir, et c'est à faire naître ces affections bienfaisantes que doivent tendre tous les discours du médecin. L'heureuse persuasion est, plus qu'on ne pense, un moyen de succès. Une âme tranquille et résignée a aussi beaucoup de rapport avec l'équilibre des fonctions, et plus d'une fois, sans doute, les secours d'une religion toute consolante et le calme rendu à une conscience agitée ont allégé le poids des maux sous lequel le corps était affaîssé.

Quand l'art est impuissant, que les moyens thérapeutiques ne

peuvent plus rien pour la conservation de l'homme , le devoir du médecin est encore d'entretenir de douces illusions , et de couvrir les approches de la mort du voile de l'espérance. L'art de rendre la mort douce doit être le complément de celui d'en retarder l'époque. Combien l'état d'abandon dans lequel on laisse les malheureux hydrophobes ; par l'idée fausse où l'on est qu'ils cherchent à mordre ceux qui les entourent ; combien l'effroi qu'ils s'aperçoivent inspirer , ne doivent-ils pas rendre cruels leurs derniers momens ? « Un mourant , dit un médecin philosophe , est un être sacré que l'on ne peut voir avec indifférence : ne fuyons pas son agonie , et que l'idée de notre bienfaisance anime encore sa dernière pensée. »

FIN

HIPPOCRATIS APHORISMI

(edente LORRY).

I.

In omni morbo , mente valere , et benè se habere ad ea quæ offeruntur , bonum est ; contrarium verò , malum. *Sect. 2 , aph. 33.*

II.

In morbis minùs periclitantur ii quorum naturæ , et ætati , et habitui , et tempori magis similis fuerit morbus , quàm ii quibus horum nulli fuerit similis. *Ibid. , aph. 34.*

III.

Solvere apoplexiam , vehementem quidem , impossibile : debilem verò , non facile. *Ibid. , aph. 42.*

IV.

Qui naturâ sunt valdè crassi , magis subito moriuntur quàm graciles. *Ibid. , aph. 44.*

V.

Epileptics pueris , mutationes , maximè ætatis , et regionum , et vitæ , liberationem faciunt. *Ibid. , aph. 45.*

VI.

A multo tempore consueta , etiamsi fuerint deteriora , insuetis minùs turbare solent ; oportet igitur etiam ad insolita se vertere. *Ibid. , aph. 50.*

HISTOIRE DE L'ATHÉNÉE

(Avec l'avis)

I.

En outre, il est à remarquer que les auteurs de cet ouvrage ont eu pour but de donner une idée exacte de l'état de la science et de la littérature de l'antiquité.

II.

Le premier volume de cet ouvrage est consacré à l'histoire de la philosophie grecque, depuis les premiers philosophes jusqu'à l'école stoïcienne.

III.

Le second volume est consacré à l'histoire de la philosophie romaine, depuis les premiers philosophes jusqu'à l'école stoïcienne.

IV.

Le troisième volume est consacré à l'histoire de la philosophie arabe, depuis les premiers philosophes jusqu'à l'école stoïcienne.

V.

Le quatrième volume est consacré à l'histoire de la philosophie indienne, depuis les premiers philosophes jusqu'à l'école stoïcienne.

VI.

Le cinquième volume est consacré à l'histoire de la philosophie chinoise, depuis les premiers philosophes jusqu'à l'école stoïcienne.